

SOCIÉTÉ AUGUSTIN BARRUEL

✓ CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES

SUR LA PÉNÉTRATION ET LE DÉVELOPPEMENT

DE LA RÉVOLUTION DANS LE CHRISTIANISME

✓ Courrier : 62, Rue Sala 69002 LYON

(cette adresse n'est plus actuelle – NDE)



GNOSE ET CLASSICISME	3
LA RÉVOLUTION SEXUELLE, PIERRE ANGULAIRE DE LA RÉVOLUTION – IV	39
NOTES SUR LES ORIGINES DU BOUDDHISME	81
LA RÉVOLUTION SURREALISTE – III	89
"DÉMOCRATIE CLÉRICALE"	129
YVES CHIRON RÉPOND	135

SOMMAIRE N° 24

— 1993 —

NOTA BENE : la S.A.B. ayant appris le décès de Jean Vaquié le 31/12/92, juste après le bouclage du N° 24, avait décidé de mettre ce crêpe de deuil sur le sommaire. (NDE)

GNOSE ET CLASSICISME

La pénétration de l'Humanisme païen de la Renaissance en Occident fut une prodigieuse invasion de Gnose kababliste dans l'Église¹. Celle-ci se laissa gagner, sans réagir, par cette nouvelle mode qui lui parut la quintessence de la civilisation. De mauvais papes, traîtres à la foi chrétienne, ont jeté tout le poids de leur prestige et de leur autorité spirituelle dans la balance de Satan pour troubler les intelligences et pervertir les mœurs. Le pire de tous fut Léon X, pape complètement paganisé qui eut du mal à ne pas adorer Jupiter à la place de Jésus Christ.

Le geste de Luther, brûlant la bulle pontificale qui le condamnait, éclata comme un coup de tonnerre dans un ciel serein et lumineux. Il annonçait l'orage qui allait s'abattre sur l'Europe par la faute d'une hiérarchie inconsciente et profondément imprégnée de naturalisme païen.

C'est alors que des papes courageux, surtout des moines couronnés de la tiare, entreprirent cette œuvre gigantesque du Concile de Trente pour réveiller l'Église de sa torpeur et lui redonner le vrai sens de sa mission. À Trente, les Pères du Concile étaient réunis autour de deux livres qui leur servaient de référence constante pour leurs travaux : la Bible et la Somme Théologique de Saint Thomas d'Aquin. Ils avaient bien compris que, pour redonner vigueur à la Foi contestée, il fallait un retour à la scolastique thomiste. Dans les séminaires qu'ils ont demandés aux évêques d'ouvrir dans chaque diocèse, ils ont imposé l'obligation pour les maîtres d'enseigner la philosophie et la théologie selon la méthode de Saint Thomas.

Hélas ! En France, par suite de l'atmosphère gallicane dans laquelle baignait le clergé, les décisions de ce Concile ne

¹ Cf "La Gnose contre la Foi", ch II et Bulletin n° 18 et 19

furent pas enregistrées par le Parlement. Cependant les évêques français, fidèles aux intentions du Vatican et soucieux de protéger la Foi catholique et de la promouvoir contre les Réformes, introduisirent la philosophie et la théologie de Saint Thomas dans leurs séminaires. De sorte que l'élite du clergé français, à partir du Grand Siècle, reçut une solide formation religieuse.

Comment se fait-il donc que Paul Hazard, dans son livre essentiel, "*La Crise de la conscience européenne*", affirme que dès 1660, c'est-à-dire dès le milieu du Grand Siècle, l'élite intellectuelle est déjà imprégnée des modes de penser et des idées subversives qui vont se répandre durant tout le XVIII^e siècle et préparer la Révolution ? Il énumère une multitude d'ouvrages en général imprimés à la Haye, en Hollande, donc d'origine protestante, qui pénètrent dans les milieux cultivés parisiens et même jusqu'à Versailles. Il montre Bossuet, comme une citadelle assiégée, essayant de défendre la Foi catholique assaillie de toutes parts et réduit jusqu'à sa mort à dénoncer avec l'énergie du désespoir les entreprises de subversion religieuse sans cesse renouvelées et triomphantes.

Toute une élite française s'est laissée insensiblement gagner par les idées nouvelles à la mode du temps et ceci d'autant plus facilement que les règles de la bienséance et les mondanités de l'époque rendaient les esprits moins aptes à une défense énergique et ferme de la Vérité. C'est un point qui a bien été mis en lumière par Hippolyte Taine dans la première partie de ses "*Origines de la France contemporaine*".

Dans la noblesse française et dans la bourgeoisie qui s'efforçait de l'imiter, le souci de l'élégance dans l'expression, de l'affabilité dans les manières, le désir de plaire et d'être agréé dans un monde trop raffiné ont affaibli la vigueur de la pensée et l'énergie du caractère. Les idées nouvelles ont pénétré dans un milieu "mou" qui n'a guère offert de résistance. Il suffisait qu'elles soient présentées dans le goût de l'époque pour qu'elles soient agréées dans les salons et commencent leur action dissolvante sur les esprits.

Notre intention n'est pas d'exposer la magnifique renaissance religieuse du Grand Siècle. La chose a déjà été faite avec grand soin et tout dernièrement par Jean de Viguerie dans son remarquable ouvrage : *"Le Catholicisme des Français dans l'Ancienne France"*.

Ceux qui ont suivi nos études précédentes ont bien compris que nous nous efforçons de poursuivre à travers les siècles une Gnose qui se cache derrière des mouvements de pensée en apparence spontanés. Nous allons donc retrouver cette Gnose à travers plusieurs doctrines qui ont pénétré les esprits religieux du Grand Siècle et les ont préparés à accueillir favorablement la Franc-Maçonnerie au début du siècle suivant : le platonisme d'abord, essentiellement, le cartésianisme, le jansénisme, le quiétisme.

Nous arrêterons notre exposé à la création de la Franc-Maçonnerie. À partir de ce moment, en effet, l'histoire de cette pénétration gnostique se confond avec celle des loges et il existe suffisamment de très bons livres qui donnent l'essentiel de cette histoire.

LA SURVIVANCE DU PLATONISME

Les Humanistes de la Renaissance, avons-nous dit, ont relancé la mode du platonisme et ce n'était pas un jeu innocent. Il s'agissait essentiellement de dresser l'élite intellectuelle de l'Europe contre la scolastique, qui était la vraie philosophie chrétienne et de la préparer à accueillir le paganisme inhérent à la philosophie de Platon.

Des ouvrages comme les *"Épîtres des hommes obscures"* d'Ulrich von Hutten, *"L'Éloge de la Folie"* de Érasme, *"L'utopie"* de Thomas Moore, le *"Gargantua"* et le *"Pantagruel"* de Rabelais ont travaillé avec acharnement à la destruction de la philosophie chrétienne et il ne s'est pas trouvé au siècle des hommes de Foi suffisamment formés en philosophie pour redresser un mouvement de désaffection et d'abandon de la sco-

lastique. Même Bossuet, le Grand Bossuet, est resté en partie prisonnier de la pensée platonicienne. Dans l'effort que l'Église a entrepris pour sa Contre-Réforme, le domaine de la philosophie est resté en friches et cela par la faute de ceux qui auraient dû consacrer tous leurs efforts à son développement.

Rancé veut réformer la Trappe. Or il commence par détourner ses moines de la philosophie. Aristote, dit-il, est père des libertins : « *La religion*, (c'est-à-dire le couvent), écrit-il, n'est pas une école de théologie ou de philosophie, mais une académie sainte... Ce n'est point pour apprendre une doctrine vaine et séculière, que nous y sommes, mais pour nous instruire dans la science de l'humilité et de la vertu ». On peut autoriser les moines à lire des auteurs d'ascèse spirituelle, mais « l'étude altère l'esprit de piété, dessèche le cœur... Un moine doit beaucoup plus pleurer ses péchés que lire les matières de Théologie ». On ne peut être plus méprisant.

Quant à Saint Thomas d'Aquin, précise Rancé : « Ses opinions étant fort éloignées des miennes, je ne veux le connaître que pour condamner tout ce qui ne tombera pas dans mon sens ». En somme, pour Rancé, supérieur de la Trappe qu'il a réformée, il ne faudrait pas qu'un jour un moine plus instruit ou plus perspicace que lui se donnât la fantaisie de le dépasser dans la science sacrée...

Mabillon, dans son "Traité des Études monastiques" écrit : « On doit rechercher les vérités naturelles, afin qu'elles nous servent d'échelons pour nous porter aux surnaturelles... Nos esprits s'élèvent en s'accoutumant insensiblement à mépriser les choses basses, en méditant des choses relevées et dégagées de la matière... Les anciens Pères de l'Église, dit-il encore pour rendre sa pensée plus claire, préféraient Platon à Aristote, parce qu'ils trouvaient qu'il parlait plus dignement de la Providence divine et de l'immortalité de l'âme qu'Aristote, dont la Logique leur paraissait trop embarrassée et la morale trop humaine. » (livre II, 2^e partie, chap. IX).

Les premiers pères de l'Oratoire avaient formé le dessein d'introduire parmi eux la philosophie de Platon qui leur

paraissait avoir quelque chose de plus grand et de plus sublime, de plus accommodé aux mystères de la Foi que celle d'Aristote. L'abbé Fleury, très lu dans le clergé de son temps, précise dans son "*Cinquième discours sur l'histoire ecclésiastique*" : « *Si quelque philosophe méritait l'attention des chrétiens, c'était bien plutôt Platon, dont la morale est plus noble et plus pure... Aussi approche-t-il plus qu'aucun autre des maximes de l'Évangile* ».

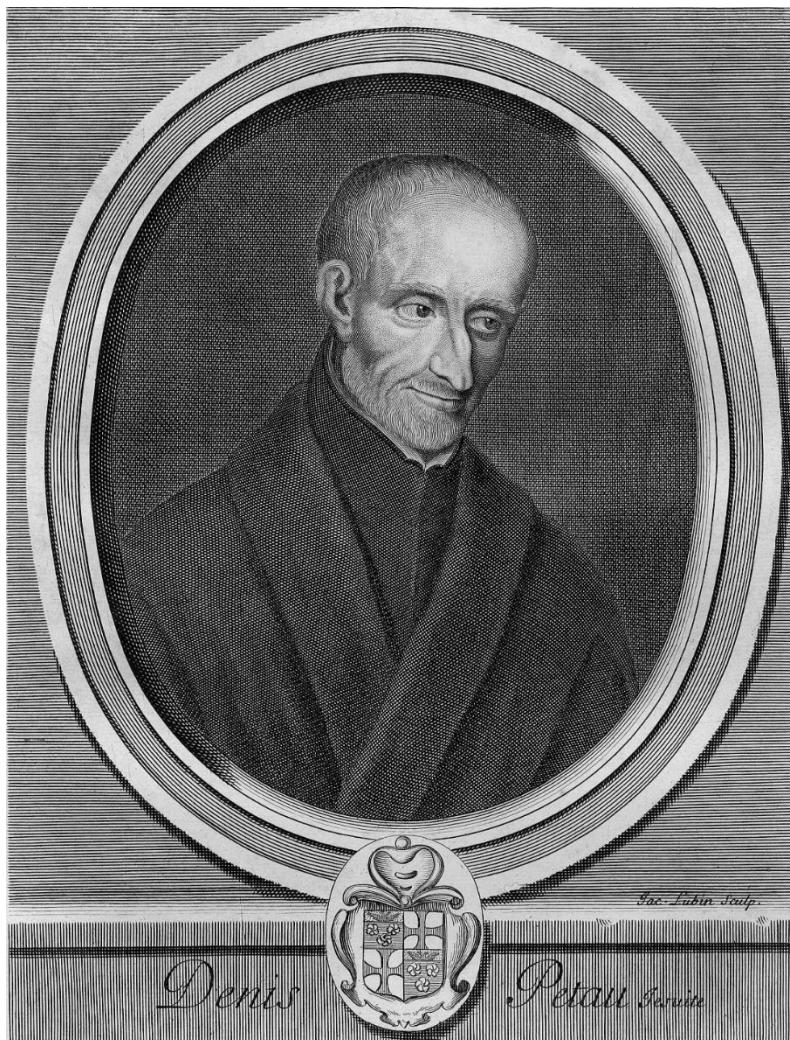
Dans un de ses "*Dialogues des Morts*", Fénelon a mis ces paroles dans la bouche de Platon s'adressant à Aristote : « *Votre logique, j'en conviens, est subtile, méthodique, exacte, ingénieuse. Vous avez parlé d'une manière nette, précise, pure, mais sèche et incapable de faire sentir les vérités divines... Faute de remonter aux idées éternelles, vous n'avez point eu de principes assez fermes et vous n'allez qu'à tâtons... Tirésias vous menace qu'un jour il viendra d'autres philosophes qui vous déposséderont des écoles où vous avez régné longtemps et qui feront tomber de bien haut votre réputation*

 ».

Que la vérité soit exacte, précise, minutieuse, cela en fin de compte importe peu pour l'honnête homme du Grand Siècle. Si elle est sèche, elle sera rejetée, parce qu'elle ne pourra pas combler son désir de "sentir" la vérité qui doit "tomber dans son sens" pour être agréée. Il lui faut une vérité "sublime, noble, digne", plaisante, donc agréable à entendre et à transmettre. L'honnête homme attache plus d'importance au mode de présentation qu'au contenu réel de l'affirmation. Il y a là comme un refus de la discipline de l'esprit, comme une exigence exorbitante d'une âme qui n'accepte de se soumettre à la vérité que quand elle lui plaît.

Or la vérité est ferme, rugueuse, forte, elle s'impose par sa propre évidence intérieure. Notre esprit n'a pas à lui poser des conditions. Si l'on cherche d'abord l'agréable, le plaisant et non la vérité toute nue et toute pure, on tombe vite dans les pièges de Lucifer qui saura parfaitement bien donner à

ses mensonges, non seulement les apparences de la vérité, mais une forme séduisante, attrayante, facile. On croira pénétrer sans effort dans la Vérité. C'est pour cela que beaucoup d'esprits à toutes les époques ont été séduits par les mythes de Platon et rebutés par les démonstrations d'Aristote.



Un grand jésuite du Grand Siècle, le P. Pétau, « *prince de la Théologie positive* », complètement oublié depuis, a très profondément dénoncé cette « *séduction* » de Platon.

Il commence par nous expliquer que les Pères grecs et latins étaient nourris de néo-platonisme, que cette formation avait rendu très difficile le maintien de leurs pensées dans la rectitude de l'orthodoxie chrétienne, parce qu'elle les exposait à des séductions captieuses où leur christianisme pouvait se prendre et se corrompre. Il est vrai que plusieurs d'entre eux ont frôlé souvent une multitude d'erreurs dues à cette formation et contre lesquelles ils ont eu beaucoup de mal à lutter.

Puis le P. Pétau en vient à la secte des platoniciens : « *Cette secte nous trompait*, dit-il, précisément du fait que certaines de ses idées se rapprochent des nôtres. De même qu'en fait de métaux ou de pierres précieuses, d'aromates ou de parfums, une substance est davantage meilleure pour faire du simili qu'elle a des qualités plus voisines de celle à simuler, ainsi les fabricants et les maquignons d'hérésie, pour corrompre l'intégrité de la foi, y ont-ils mêlé de préférence des inventions platoniciennes...

« *Il est certain*, continue le P. Pétau, *qu'en poussant plus avant leurs raisonnements, Platon et ses disciples ont établi une doctrine qui est un faux-semblant de la Trinité. C'est à ce titre qu'ils se sont fait admirer et célébrer outre mesure par certains des nôtres. Mais à coup sûr ce n'est pas sans infliger plus de dommage à la vérité qu'il ne lui apportait de profit que cet enseignement de leur école s'est répandu. Rien n'a eu pour la foi chrétienne un plus pernicieux effet.*

« *Il y a des chrétiens qui serrent les Platoniciens sur leur cœur, sous prétexte que la doctrine de ce philosophe exprime je ne sais quel fantôme de nos trois personnes divines. Pour moi cela vaut exactement les louanges que l'on pourrait décerner aux poètes et autres hérauts des superstitions et des écoles païennes sous prétexte que Jupiter ou Neptune ou autres dieux de renom plus infâme encore, c'est le nom de la majesté divine qu'ils célébrent.*

« *Tout ce qui a paru d'hérésies et d'opinions faussées aux premiers temps de l'Église et surtout l'erreur profondément perfide d'Arius tire son origine de cette invention des*

Platoniciens. Elle a été la source des erreurs sur ce chapitre qui ont infecté non seulement les hérétiques et les déserteurs de la communauté chrétienne, mais encore certains écrivains pieux et saints... »

« Cette secte, dit-il plus loin, trompait par une certaine analogie de ses idées avec les nôtres... La chose parle assez d'elle-même : les hérésies des trois premiers siècles, celles des Simoniens, des Valentinians, des Marcionites, des Manichéens et d'autres, ce sont les gloses de Platon qui leur ont inspiré leurs monstrueuses doctrines, déshonneur du nom chrétien... » On ne pouvait mieux dire. Toutes ces hérésies énumérées se ramènent à la Gnose, comme nous l'avons déjà expliqué¹.

Déjà au second siècle Saint Irénée dénonçait en Platon, auquel on donnait le nom de « *divin* », le grand artisan de toutes les erreurs dans l'Église : *"Doleo Platonem fuisse omnium haereseōn condimentorum"* (Saint Irénée : *"De Haeresibus"*).

En plein milieu du Grand Siècle, un esprit réfléchi et soucieux de vérité pouvait encore dénoncer Platon, alors qu'il était en honneur dans la bonne société religieuse. Mais hélas ! cette mise en garde n'a guère produit d'effet et le nom de son auteur est resté totalement ignoré des siècles suivants.

Quant à la prédiction de Tirésias, elle était facile à faire, puisque Fénelon lui-même appartenait à cette secte gnostique qui s'efforçait alors de réduire à néant la scolastique, comme nous le verrons plus loin.

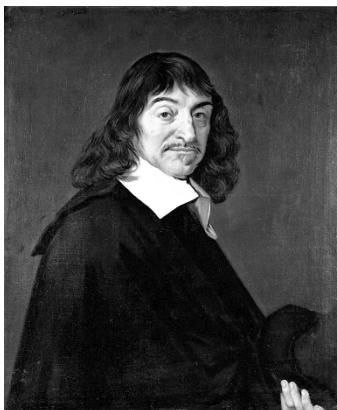
LA RÉVOLUTION CARTÉSIENNE

Dans une étude précédente², nous avons montré comment la philosophie de Descartes avait joué un rôle de lavage

¹ *"De la gnose à l'œcuménisme"* ch I, Bulletin N° 3

² *idem* ch III et Bulletins N°9 et 10

de cerveau sur les âmes chrétiennes. Il nous reste à préciser que cette philosophie a été reçue, dans un grand nombre de cas comme une "illumination" soudaine, une nouvelle religion, une sagesse lumineuse et divine.



René Descartes, d'après Frans Hals.

Quelle ferveur chez les nouveaux convertis ! Pierre Varignon (1654-1722) lit Descartes. Il est frappé de « *cette nouvelle lumière qui s'est répandue dans tout le monde pensant* ». Il enseignait la scolastique. Il sera donc un mathématicien.

Tournefort (1656-1702), au sortir du collège des Jésuites d'Aix trouve Descartes dans la bibliothèque de son père, le lit en cachette, « *reconnait aussitôt sa doctrine pour celle qu'il cherchait* », renonce à la théologie et devient botaniste.

Louis Carré abandonne aussi la théologie, devient secrétaire de Malebranche ; de la philosophie scolastique, il fut tout à coup transporté à la source d'une philosophie lumineuse et brillante ; là il vit tout changer de face et un nouvel univers lui fut dévoilé.

Pierre Cally était professeur à l'Université de Caen où il s'était engagé à professer l'Aristotélisme. Voici qu'il se rue, comme piqué par un taon, sur la nouvelle sagesse et s'enfonce dans la controverse avec les scolastiques.

Son plus fidèle ami, Daniel Huet, vient de terminer sa philosophie chez les Jésuites. Il est jeune, riche, intelligent. Il se met à dévorer Descartes : « *Quelle admiration dans mon âme juvénile, à la vue de ces principes si clairs et si aisés qui expliquent tous les mystères du monde et l'origine même du monde et de la nature* ».

Et voici le plus fidèle, le plus logique des fils de Descartes. Il avait 26 ans, appartenait à l'Oratoire. Il avisa chez un libraire le "Traité de l'Homme" de Descartes. « *Frappé comme d'une lumière qui en sortait toute nouvelle à ses yeux* », soupçonnant « *une science dont il n'avait point l'idée* », il acheta le livre, le lut avec empressement et un tel transport qu'il lui en prenait des battements de cœur qui l'obligeaient parfois à interrompre sa lecture. C'était Malebranche, le plus dangereux des cartésiens. C'est à sa lecture que Bossuet comprendra plus tard la malfaissance de Descartes. John Locke, à 27 ans, après avoir lu Descartes et Gassendi, renonça à l'état ecclésiastique auquel il se destinait pour se faire médecin.

Tous ont trouvé dans la lecture de Descartes, comme une illumination divine, une initiation à un monde nouveau de pensées exprimées avec aisance, dans un style limpide et brillant, faciles à saisir, presque sans effort et semblant donner du monde une explication totale et séduisante. Cette lecture provoqua en leur âme comme une révolution soudaine, puissante et irrésistible. Tout changeait de face. C'était le dévoilement d'un nouvel univers. Foin de la scolastique pesante, lente, ardue !

Daniel Huet, grand admirateur de Descartes, est devenu évêque d'Avranches. Il se révèle fils des grands humanistes, en sa personne la religion « *s'effondre en humanisme païen* ». Il avait écrit une "Démonstration évangélique" dans laquelle il s'efforçait de montrer que Moïse est le même personnage que les dieux du paganisme, Apollon, Pan, etc. Il démontre par là que l'Histoire Sainte n'est qu'un tissu de légendes et le jour où on lui démontrera que Moïse et ses mystères juifs sont postérieurs aux religions orientales, il sera pris à son propre jeu. Il reçut beaucoup de compliments de la part des protestants, fort heureux de voir concilier christianisme et paganisme. Le 18 Mai 1689, il reçoit une lettre de Bossuet le mettant en garde contre la doctrine de Descartes : « *Elle a des choses que j'improuve fort parce qu'en effet je les crois contraires à la religion... Descartes a dit d'autres choses que je crois utiles contre les athées et les libertins et pour celles-*

là, comme je les ai trouvées dans Platon et ce que j'estime beaucoup plus, dans Saint Augustin, dans Saint Anselme, quelques unes même dans Saint Thomas et dans d'autres auteurs orthodoxes, aussi bien ou mieux expliquées que dans Descartes, je ne crois pas qu'elles soient devenues mauvaises depuis que ce philosophe s'en est servi... Pour les autres opinions de cet auteur, qui sont tout à fait indifférentes, comme celles de la physique particulière et les autres de cette nature, je m'en amuse, je m'en divertis dans la conversation, mais à ne vous rien dissimuler, je croirais un peu au dessous du caractère d'évêque de prendre parti sérieusement sur de telles choses ».

Enfin Mgr d'Avranches a réfléchi. Il devient résolument adversaire de Descartes. Voilà une conversion philosophique qui montre qu'avec de la réflexion et du courage, on pouvait encore résister à la séduction de la philosophie nouvelle.

Descartes est condamné par Rome en 1643. Les protestants de Hollande également condamnent la Logique de Descartes au synode de Dordrecht en 1656, inquiets des conséquences que le doute méthodique pouvait provoquer chez eux en menaçant le peu de croyances qui restaient encore dans la Réforme.

C'est un juif d'Amsterdam, Spinoza, qui, dans ses "Principes de la philosophie de Descartes" porte la sape et la mine dans la structure religieuse et morale de la société chrétienne. Il applique au concept de Dieu les règles du "Discours de la Méthode". Descartes avait déclaré que l'étendue et le mouvement étaient l'essence des corps. Spinoza raisonne très bien à partir de là.

« *On appelle finie en son genre, dit-il dans son "Éthique", toute chose qui peut être terminée par une autre de même nature. Par exemple, un corps est fini parce que nous en concevons toujours un plus grand* ». Or, si par une série de dénominations entiers, nous parcourons toute la gamme des grandeurs, nous arrivons à un être absolument infini, c'est-à-dire à la substance douée d'une infinité d'attributs dont chacun

exprime une essence éternelle et infinie. « *Il est évident que cette substance est unique, car "toute détermination étant une négation", s'il y avait deux substances, elles se "détermineraient", c'est-à-dire se limiteraient l'une l'autre et par suite se nieraien et tomberaient dans le néant. Or cette substance unique, qui ne peut exister qu'à condition de n'être limitée ni dans l'espace ni dans le temps "est ce qui est en soi et, ce qui est conçu par soi, ce dont le concept n'a pas besoin du concept d'un autre pour être formé".* » Elle a donc les attributs du divin. L'important est de connaître son essence. Suivons toujours la méthode de Descartes. Il nous enseigne que l'on connaît clairement et distinctement l'essence d'une substance, dès que l'on a identifié son attribut principal. Quel est donc l'attribut principal de la substance divine ? Notre esprit et nos sens perçoivent sans erreur possible que c'est l'étendue. Il est donc clair que tous les êtres de ce monde, du plus petit au plus grand, sont, en raison de leur étendue, partie intégrante de Dieu, sans quoi ils seraient finis, limités, déterminés, c'est-à-dire des néants.

Ce panthéisme jette à bas, et Spinoza le déclare sans ambages, toutes les religions. L'homme et le monde étant de toute éternité en Dieu n'ont pu sortir de Lui par un acte créateur... Catholiques, protestants, juifs, turcs, chinois, se figurent, les malheureux, que Dieu est dans le ciel alors qu'il vit et respire au plus profond d'eux-mêmes. Il y a une vraie religion qui consiste « *à persévérer dans son être* », à en saisir, d'un geste sacré, tout l'éternel, tout l'absolu, tout l'infini et à lui faire rendre, par les effets d'une volonté toujours tendue, la plénitude de la divinité. C'est de la Kabbale, c'est de la gnose. On peut légitimement la tirer des principes de Descartes.

« *En sorte que, conclut Bayle, dans son "Dictionnaire", les mêmes gens qui ont dissipé dans notre siècle les ténèbres de la scolastique répandues par toute l'Europe, ont multiplié les Esprits forts et ouvert la porte à l'athéisme, ou au pyrrhonisme ou à la mécréante du plus grand nombre* ». (art. Takidin, rem.)

TABLE DES MATIÈRES

GNOSE ET CLASSICISME	3
LA SURVIVANCE DU PLATONISME.....	5
LA RÉVOLUTION CARTÉSIENNE.....	10
LA CRISE JANSÉNISTE.....	15
LE CAS DE BOSSUET.....	20
LA GNOSE DE FÉNELON	27
VERS L'ILLUMINISME MAÇONNIQUE	32
CONCLUSION	35
LA RÉVOLUTION SEXUELLE, PIERRE ANGULAIRE DE LA RÉVOLUTION - IV -	39
LA PROCRÉATION MÉDICALEMENT ASSISTÉE (P.M.A.).....	39
MÉTHODES.....	39
PRÉCISIONS TECHNIQUES	42
RENTABILITÉ ?.....	43
LES DOUTES DU BIOLOGISTE	45
CONSÉQUENCES	46
LES MÈRES PORTEUSES	47
LES TRAVAUX DES "MAGICIENS" DE LA VIE.....	49
SUR L'ŒUF	49
SUR L'EMBRYON	50
ÉTUDE DU CARYOTYPE.....	52
ANOMALIES CHROMOSOMIQUES.....	54
TECHNIQUE DES DIAGNOSTIQUES ANTÉ-NATAIS	56
INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS	58
SUR LE FETUS	68
SUR L'HOMME "LÉGAL"	72
QUELS HOMMES UTILISER ?	73
NOTES SUR LES ORIGINES DU BOUDDHISME.....	81

LA RÉVOLUTION SURREALISTE - III -	89
L'APRÈS-GUERRE	89
VIRAGE À DROITE... ?	119
"DÉMOCRATIE CLÉRICALE"	129
YVES CHIRON RÉPOND	135

© Éditions ACRF, 2021
50 AVE DES CAILLOLS
13012 MARSEILLE

13 euros TTC

"Imprimé en U.E."

Nouvelle Édition 2021

ISBN 978-2-37752-078-7